

**BACCALAURÉAT TECHNOLOGIQUE
SESSION 2012**

ÉPREUVE ANTICIPÉE DE FRANÇAIS

TOUTES SÉRIES

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 2

Le candidat lira le corpus, traitera les deux questions,
puis choisira l'un des trois travaux d'écriture.
Toutes les réponses devront être rédigées et organisées.

*Dès que le sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.
Ce sujet comporte 6 pages, numérotées de 1/6 à 6/6*

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé

Objet d'étude

Le personnage de roman, du XVII^{ème} siècle à nos jours.

Le sujet comprend :

Texte A : Victor Hugo, *Les Misérables*, V^{ème} partie, livre IX, chapitre 5, 1862

Texte B : Emile Zola, *L'Assommoir*, chapitre 13, 1877

Texte C : Jean Echenoz, *Je m'en vais*, 1999

Texte A : Victor Hugo, *Les Misérables*, V^{ème} partie, livre IX, chapitre 5, 1862

Dans les dernières pages des Misérables, le personnage principal, Jean Valjean, au moment de mourir, dit adieu à Cosette, sa fille adoptive.

Comme le temps passe ! Nous avons été bien heureux. C'est fini. Mes enfants¹, ne pleurez pas, je ne vais pas très loin. Je vous verrai de là. Vous n'aurez qu'à regarder quand il fera nuit, vous me verrez sourire. Cosette, te rappelles-tu Montfermeil ? Tu étais dans le bois, tu avais bien peur ; te rappelles-tu quand j'ai pris l'anse du seau d'eau ? C'est la première fois que j'ai touché ta pauvre petite main. Elle était si froide ! Ah ! vous aviez les mains rouges dans ce temps-là, mademoiselle, vous les avez bien blanches maintenant. Et la grande poupée ! te rappelles-tu ? Tu la nommais Catherine. Tu regrettais de ne pas l'avoir emmenée au couvent ! Comme tu m'as fait rire des fois, mon doux ange ! Quand il avait plu, tu embarquais sur les ruisseaux des brins de paille, et tu les regardais aller. Un jour, je t'ai donné une raquette en osier, et un volant avec des plumes jaunes, bleues, vertes. Tu l'as oublié, toi. Tu étais si espiègle toute petite ! Tu jouais. Tu te mettais des cerises aux oreilles. Ce sont là des choses du passé. Les forêts où l'on a passé avec son enfant, les arbres où l'on s'est promené, les couvents où l'on s'est caché, les jeux, les bons rires de l'enfance, c'est de l'ombre. Je m'étais imaginé que tout cela m'appartenait. Voilà où était ma bêtise. Ces Thénardier² ont été méchants. Il faut leur pardonner. Cosette, voici le moment venu de te dire le nom de ta mère. Elle s'appelait Fantine. Retiens ce nom-là : Fantine. Mets-toi à genoux toutes les fois que tu le prononceras. Elle a bien souffert. Elle t'a bien aimée. Elle a eu en malheur tout ce que tu as en bonheur. Ce sont les partages de Dieu. Il est là-haut, il nous voit tous, et il sait ce qu'il fait au milieu de ses grandes étoiles. Je vais donc m'en aller, mes enfants. Aimez-vous bien toujours. Il n'y a guère autre chose que cela dans le monde : s'aimer. Vous penserez quelquefois au pauvre vieux qui est mort ici. O ma Cosette ! ce n'est pas ma faute, va, si je ne t'ai pas vue tous ces temps-ci, cela me fendait le cœur ; j'allais jusqu'au coin de ta rue, je devais faire un drôle d'effet aux gens qui me voyaient passer, j'étais comme fou, une fois je suis sorti sans chapeau. Mes enfants, voici que je ne vois plus très clair, j'avais encore des choses à dire, mais c'est égal. Pensez un peu à moi. Vous êtes des êtres bénis. Je ne sais pas ce que j'ai, je vois de la lumière. Approchez encore. Je meurs heureux. Donnez-moi vos chères têtes bien-aimées, que je mette mes mains dessus.

Cosette et Marius tombèrent à genoux, éperdus, étouffés de larmes, chacun sur une des mains de Jean Valjean. Ces mains augustes³ ne remuaient plus.

Il était renversé en arrière, la lueur des deux chandeliers l'éclairait ; sa face blanche regardait le ciel, il laissait Cosette et Marius couvrir ses mains de baisers ; il était mort.

La nuit était sans étoiles et profondément obscure. Sans doute, dans l'ombre, quelque ange immense était debout, les ailes déployées, attendant l'âme.

1. mes enfants : l'expression renvoie à Cosette et Marius, son époux

2. Thénardier : couple d'aubergistes auxquels Cosette a été confiée par sa mère Fantine et qui l'ont maltraitée.

3. augustes : nobles et respectables

Texte B : Emile Zola, *L'Assommoir*, chapitre 13, 1877

Gervaise, blanchisseuse, croyait avoir enfin trouvé un bonheur mérité auprès de Coupeau, ouvrier-zingeur, mais ce dernier vient de mourir après plusieurs crises de délire dues à l'alcool. Obligée de vendre son petit commerce, Gervaise est réduite à la mendicité et sombre dans la misère...

Depuis ce jour, comme Gervaise perdait la tête souvent, une des curiosités de la maison était de lui voir faire¹ Coupeau. On n'avait plus besoin de la prier, elle donnait le tableau gratis, tremblant des pieds et des mains, lâchant de petits cris involontaires. Sans doute elle avait pris ce tic-là à Sainte-Anne², en regardant trop longtemps son homme. Mais elle n'était pas chanceuse, elle n'en crevait pas comme lui. Ça se bornait à des grimaces de singe échappé, qui lui faisaient jeter des trognons de choux par les gamins, dans les rues.

Gervaise dura ainsi pendant des mois. Elle dégringolait plus bas encore, acceptait les dernières avanies³, mourait un peu de faim tous les jours. Dès qu'elle possédait quatre sous, elle buvait et battait les murs. On la chargeait des sales commissions du quartier. Un soir, on avait parié qu'elle ne mangerait pas quelque chose de dégoûtant ; et elle l'avait mangé, pour gagner dix sous. Monsieur Marescot s'était décidé à l'expulser de la chambre du sixième. Mais, comme on venait de trouver le père Bru mort dans son trou, sous l'escalier, le propriétaire avait bien voulu lui laisser cette niche. Maintenant, elle habitait la niche du père Bru. C'était là-dedans, sur de la vieille paille, qu'elle claquait du bec, le ventre vide et les os glacés. La terre ne voulait pas d'elle, apparemment. Elle devenait idiote, elle ne songeait seulement pas à se jeter du sixième sur le pavé de la cour, pour en finir. La mort devait la prendre petit à petit, morceau par morceau, en la traînant ainsi jusqu'au bout dans la sacrée existence qu'elle s'était faite. Même on ne sut jamais au juste de quoi elle était morte. On parla d'un froid et chaud. Mais la vérité était qu'elle s'en allait de misère, des ordures et des fatigues de sa vie gâtée. Elle creva d'avachissement⁴, selon le mot des Lorilleux. Un matin, comme ça sentait mauvais dans le corridor, on se rappela qu'on ne l'avait pas vue depuis deux jours et on la découvrit déjà verte, dans sa niche.

Justement, ce fut le père Bazouge qui vint, avec la caisse des pauvres⁵ sous le bras, pour l'emballer. Il était encore joliment soûl, ce jour-là, mais bon zig⁶ tout de même, et gai comme un pinson. Quand il eut reconnu la pratique⁷ à laquelle il avait affaire, il lâcha des réflexions philosophiques, en préparant son petit ménage.

« Tout le monde y passe... On n'a pas besoin de se bousculer, il y a de la place pour tout le monde... Et c'est bête d'être pressé, parce qu'on arrive moins vite... Moi, je ne demande pas mieux que de faire plaisir. Les uns veulent, les autres ne veulent pas. Arrangez un peu ça, pour voir... En v'la une qui ne voulait pas, puis elle a voulu. Alors, on l'a fait attendre... Enfin, ça y est, et, vrai ! elle l'a gagné ! Allons y gaiement ! »

Et, lorsqu'il empoigna Gervaise dans ses grosses mains noires, il fut pris d'une tendresse, il souleva doucement cette femme, qui avait eu un si long béguin pour lui. Puis, en l'allongeant au fond de la bière⁸ avec un soin paternel, il bégaya, entre deux hoquets :

- « Tu sais, écoute bien...c'est moi, Bibi-la-Gaieté, dit le consolateur des dames... Va, t'es heureuse. Fais dodo, ma belle ! »

1. faire : imiter

2. Sainte-Anne : hôpital psychiatrique dans lequel vient de mourir Coupeau

3. avanies : humiliations

4. avachissement : laisser-aller

5. caisse des pauvres : cercueil de mauvaise qualité qu'apporte le père Bazouge, croque-mort

6. bon zig : brave homme

7. pratique : cliente

8. bière : cercueil

Texte C : Jean Echenoz, *Je m'en vais*, 1999

Le héros du roman, Ferrer, a quitté sa femme Suzanne et a mené une vie d'errance depuis son départ. Un an après être parti, il revient à ce qui était le foyer conjugal ; mais tout a changé...

La maison, en tout cas, avait un peu changé d'aspect. Comme le bec-de-cane¹ du portail, la boîte aux lettres était repeinte en rouge, son étiquette ne portait plus le nom de Ferrer ni le nom de jeune fille de Suzanne. Toutes les fenêtres étant illuminées, il semblait que le pavillon fût maintenant occupé par
5 de nouveaux locataires en train de fêter la fin d'année. Ferrer déconcerté resta quelques minutes à côté du portail, sans la moindre idée de ce qu'il allait faire ni de ce qu'il avait envie de faire jusqu'à ce que la porte du pavillon s'ouvrit, libérant de la musique à fort volume en même temps qu'une fille qui demeura dans l'embrasement, sans avoir l'air de vouloir s'en aller, selon toute apparence
10 pour prendre seulement l'air.

C'était l'air d'une assez gentille fille qui, l'apercevant, lui fit un petit signe en souriant. Elle avait un verre à la main et dans les vingt-cinq ou trente ans, elle n'était pas si mal, elle avait un petit quelque chose de Bérangère en un peu moins bien, il n'était pas exclu qu'elle fût aussi légèrement ivre mais
15 légèrement seulement, ce qui est la moindre des choses dans ce genre de soirée. Comme Ferrer demeurait tapi² près du portail, elle lui adressa la parole, vous êtes un ami de Georges ? Ferrer hautement embarrassé ne répondit pas tout de suite. Suzanne n'est pas là, par hasard ? lui demanda-t-il enfin. Je ne sais pas, dit la fille, je n'ai pas vu de Suzanne mais peut-être qu'elle est là, il y
20 a pas mal de monde, je ne les connais pas tous. Je suis la sœur d'un des associés de Georges, il vient d'emménager. La maison n'est pas mal mais il fait une de ces chaleurs, là-dedans. Oui, dit Ferrer, elle a l'air bien. Vous voulez entrer boire un verre ? proposa gentiment la fille.

Derrière elle, par la porte ouverte, Ferrer apercevait l'entrée repeinte,
25 d'autres meubles, un lustre inconnu, des images suspendues ou punaisées au mur qui n'auraient convenu ni à Suzanne ni à lui. Je veux bien, répondit-il, mais je ne veux surtout pas déranger. Pas du tout, dit en souriant la fille, entrez. Je suis désolé, dit Ferrer en s'approchant avec prudence, je n'avais pas du tout prévu ça. C'est un peu compliqué à expliquer. Pas grave, dit la fille, je suis moi-même là par hasard. Vous allez voir, il y a des gens assez marrants. Allez,
30 venez. Bon, dit Ferrer, mais je ne reste qu'un instant, vraiment. Je prends juste un verre et je m'en vais.

1. bec-de-cane : système de fermeture

2. tapi : en retrait

QUESTIONS (6 points)

Vous répondrez aux questions suivantes :

1. Comparez la manière dont s'achèvent ces romans. (3 points)
2. Quelle image du personnage principal nous laissent ces trois textes ? (3 points)

TRAVAUX D'ECRITURE (14 POINTS)

Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants

Commentaire

Vous commenterez le texte A de Victor Hugo en vous inspirant du parcours de lecture suivant :

- Montrez que Victor Hugo fait de cet adieu un tableau chargé d'émotions.
- Analysez comment Victor Hugo fait de son personnage un modèle d'humanité.

Dissertation

La mort du personnage principal est-elle, d'après vous, nécessaire à la fin d'un roman ?

Vous développerez votre argumentation en prenant appui sur les textes du corpus ainsi que sur les textes étudiés en classe ou lus de façon personnelle.

Invention

Deux lecteurs débattent de ce qu'ils attendent de la fin d'un roman. L'un préfère une fin heureuse, l'autre recherche des romans qui se terminent de façon tragique. Vous rédigerez leur dialogue en veillant à argumenter vos propos. Vous vous appuyerez sur des exemples précis et vous emploierez un niveau de langue correct.